

Marianne ALPHANT, *César et toi*, Paris, P.O.L., 2021, 336 p.

« Je suis César recueillant ces restes comme d'autres l'ont fait : arpentant la terre, relisant *La Guerre des Gaules*, croisant ici Napoléon III, plus loin Shakespeare ou Guillaume II, Suétone, un revolver, des chevaux qui pleurent, Bernadette Soubirous, un amateur de geocaching. »

Cette phrase ainsi que le titre lui-même, *César et toi*, résument bien l'entreprise de Marianne Alphant : il s'agit de suivre le parcours de César, en particulier lors de la conquête de la Gaule, et de confronter ce parcours aux traces diverses qu'il a laissées dans le « Toi », c'est-à-dire à la fois la narratrice et le lecteur ou la lectrice, surtout s'ils ont lu ou traduit le général-écrivain. Il ne s'agit donc pas d'une biographie *stricto sensu*, mais d'une lecture personnelle de cette vie, à partir de détails que la narratrice juge significatifs pour évoquer le personnage et son histoire, en 49 courts chapitres. Le propos est de recueillir quelques débris, des reliques – au sens étymologique, mais aussi au sens religieux pour certains – pour essayer de reconstruire une histoire des peuples vaincus..

Ces traces, qui fondent le livre, ce sont aussi bien les divers lieux du passage de César en Gaule (campements, batailles...) que la lecture des *Commentarii rerum gestarum* de César ou d'autres auteurs antiques ou encore la visite de musées dont certains objets, liés aux Gaulois ou aux Romains, ont laissé des traces dans la mémoire de l'auteur. Un des beaux passages du livre est l'évocation émouvante de la tombe des cavaliers celtes avec leurs chevaux, découverte en 2002 au pied de l'oppidum de Gondole en Auvergne. Mais les traces, ce sont aussi les figures historiques pour lesquelles César a été un modèle ou un inspirateur, voire qui ont écrit sur lui, comme Napoléon I^{er}, Napoléon III et Guillaume II. Ou encore les écrivains qui l'ont mis en scène ou ont rêvé sur lui, de Du Bellay, Montaigne – dont on goûte toujours un plaisir infini à retrouver la langue ! – et Shakespeare à Stendhal ou à Freud...

Ces traces sont une sorte d'histoire des origines enfouie aussi bien sous la terre – ce qui amène la narratrice à rencontrer de façon récurrente et quelque peu incongrue un « géochercheur/géotrouveur », chasseur de trésors dans le cadre de jeux en ligne –, que dans les textes antiques ou modernes et dans la mémoire de la narratrice ou des lectrices et lecteurs. Tout doit « parler » : les mots de César et les mots des autres évidemment, mais aussi les objets retrouvés, qu'ils soient « nobles » ou d'apparence anodine (clous, agrafes, monnaies...), ou encore les lieux parcourus.

Après Pascal¹ et Monet², c'est donc à César que s'intéresse Marianne Alphant. Évidemment, César, né en 100 avant notre ère, donc contemporain du siècle qui va voir s'effondrer la République romaine – chute dans laquelle il a tenu une place essentielle –, a fasciné bien des générations, que ce soit par son courage, ses conquêtes, sa légende, en partie construite par lui-même dans ses *Commentaires*. Marianne Alphant ne cache pas sa propre fascination pour le personnage – allant jusqu'à nier qu'il ait voulu être roi –, sa rapidité, thème récurrent dans l'ouvrage, sa présence d'esprit, son courage physique, les changements qu'en quelques mois il apporte à Rome après sa victoire. Mais elle souligne aussi sa « pestilente ambition » (Montaigne), sa rapacité, la violence dont il a fait preuve en Gaule, la minimisation des difficultés qu'il y a rencontrées, son art de la digression pour occulter certains échecs (qui rejoint « l'art de la déformation historique », bien connu des spécialistes depuis le travail de Michel Rambaud³), et son mépris des peuples gaulois, même si c'est probablement grâce à lui que nous sont parvenus et ont ainsi été sauvés de l'oubli maints noms de peuples que la narratrice se plaît à régulièrement énumérer dans de longues listes.

L'originalité du livre est d'interroger le « terrain », les lieux où se sont passés certains épisodes de la geste de César : Marianne Alphant ne tranche pas dans les diverses querelles autour de la localisation de telle ou telle bataille mais elle va sur place, montrant bien le lien, parfois contesté, entre histoire et géographie. Néanmoins, elle constate généralement qu'il ne reste rien, que tout est enfoui ou devenu poussière. Il est à noter que, au-delà de la réflexion sur la disparition des traces de ce passé antique, l'auteur se remémore aussi son propre passé, ses relations à son père, et médite sur cette idée de disparition.

Le plaisir du livre, c'est de retrouver, outre César, des personnages bien connus des antiquisants (Ambiorix, Dumnorix, Vercingétorix, Quintus, frère de Cicéron...) ainsi que des passages souvent traduits (les crises d'épilepsie de César, sa bisexualité, mais aussi le pont sur le Rhin, la punition d'Uxellodunum, la tentative bretonne, les présages de la mort, l'assassinat...), ou des mots latins qu'elle énumère. Ce sont aussi parfois les brèves citations latines comme autant de clins d'œil cultivés.

La langue de Marianne Alphant se veut à l'image de son héros : rapide. Des phrases souvent nominales, ce qui finit par être un peu lassant. Toutefois on assiste à un beau travail

¹ Pascal : *Tombeau pour un ordre*, Hachette Littératures, 1998.

² Monet : *Une vie dans le paysage*, Hazan, 1993, *Claude Monet en Norvège*, Hazan, 1994, *Cathédrale(s) de Rouen : Claude Monet*, Point de vues, 2010.

³ Michel Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Les Belles Lettres, 2011 (2^e édition), 1^{ère} éd. en 1954.

sur le jeu des temps, mêlant passé et présent, mais aussi présent de narration pour restituer la vivacité des actions césariennes.

Les limites de l'ouvrage sont néanmoins à souligner, même si certaines sont assumées par la narratrice qui ne cesse de mettre en avant la rapidité de César – *celeriter, celeritate*. En effet, le parti pris de petites vignettes sur tel ou tel fait ou tel ou tel détail induit qu'on passe vite sur trop de choses, que se retrouvent sur le même plan tel ou tel objet assez anodin et un passage canonique. Les sauts temporels d'une époque à l'autre peuvent être intéressants – le moment où Napoléon I^{er} commente les *Commentarii*, par exemple, ou les travaux entrepris par Napoléon III pour retrouver les sites historiques – mais beaucoup sont forcés, voire pénibles – la toux de Mérimée, le géochercheur, supposé introduire une dimension comique puisque la narratrice et lui sont tous deux lancés dans un jeu de pistes, avec un enjeu tout à fait ludique pour lui, plus intime et fondamental pour elle- et d'autres ne s'imposent pas – Freud à Rome, par exemple, ou Bernadette Soubirous (même si elle est contemporaine de Napoléon III et de sa quête d'Alésia). Évoquer *Ben Hur* ou Marlon Brando en Marc Antoine semble inutile. D'autre part, la jubilation de Marianne Alphant à établir des listes de noms est patente, mais les lectrices et lecteurs ne l'éprouveront pas systématiquement : trop, c'est trop, parfois ! Sans compter que certains mots sont tellement attendus qu'ils en sont décevants, par exemple les mots latins qui ont survécu dans notre langue.

César et toi a donc le mérite de ressusciter et la personne de César et, surtout, peuples gaulois, lieux et objets oubliés, à la fois parce que le temps a passé mais aussi et surtout peut-être parce qu'ils concernent des peuples vaincus donc passés facilement aux oubliettes de l'Histoire, racontée par le vainqueur ; mais le livre a un côté fourre-tout quelque peu gênant, même si la narratrice ne prétend jamais faire œuvre d'historienne et que le titre annonce d'emblée la subjectivité et l'appel au partage. Ce qui le résume peut-être le mieux est l'une de ses propres phrases : « Tu peux tout faire entrer dans cette histoire. »

Christine VULLIARD

© Antiquité-Avenir

Avril 2022